

La bibliothèque de l'officier

Autor(en): **Mayer, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **82 (1937)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341789>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La bibliothèque de l'officier

Bien souvent, des camarades m'ont demandé quels ouvrages pourraient contribuer à les préparer au rôle qui leur était réservé. Il me pensaient plus qualifié que d'autres pour les renseigner, étant donné que j'ai exercé, pendant bien des années, les fonctions de rédacteur en chef du *Journal de la bibliographie militaire* édité par la maison Dumaine (aujourd'hui Berger-Levrault), et que je n'ai pas cessé, depuis plus d'un demi-siècle, de lire des ouvrages directement ou indirectement relatifs aux questions professionnelles, de les analyser et d'en publier des comptes rendus.

Eh bien, la question qui m'était posée m'a toujours embarrassé. J'estime, en effet, qu'il ne saurait être question de *la* bibliothèque *de* l'officier, et qu'il faut se contenter d'envisager *une* bibliothèque *d'*officier ou *la* bibliothèque d'un officier. Chacun doit s'en composer une qui corresponde à ses aptitudes, à ses aspirations, sinon même à ses inaptitudes et à ses aversions. — « Tel homme est né général ; tel autre, caporal », a dit le général de Brack. « Il faut, a-t-il ajouté, que la destinée de tous deux s'accomplisse. » Or, elle s'accomplira d'autant mieux que chacun aura tiré un meilleur parti de ses facultés et qu'il aura réduit le plus possible les mauvais effets de ses défauts. A quoi on arrive en étudiant, en observant, en réfléchissant, en écoutant les personnes qui ont acquis de l'expérience, c'est-à-dire qui ont observé et réfléchi, enfin en lisant les ouvrages où sont exposés des faits, où sont consignées des pensées, qui offrent matière à réflexion.

S'agissant donc d'une bibliothèque particulière, c'est à propos de la mienne que je vais présenter quelques idées

personnelles, et je parlerai surtout, très subjectivement, de l'effet produit sur moi par certaines lectures.

* * *

La culture générale de l'officier doit naturellement s'entendre dans un sens particulier. Il est des sujets qu'un professionnel peut ignorer complètement sans que l'exercice de sa fonction ait à en souffrir. Il en est d'autres, au contraire, qui s'y rattachent directement, et qu'il n'est pas en droit d'ignorer. Tout ce qui se rattache à la pédagogie, à l'hygiène, à l'organisation du travail, au métier de chef, intéresse directement les officiers qui exercent ce métier et qui sont tenus, à ce titre, d'abord, à connaître l'art de commander, mais aussi à instruire leurs subordonnés, à veiller à la santé de ceux-ci, à régler l'emploi de leur temps, à combiner leurs efforts, puisqu'ils doivent agir en collectivité pour former des corps de troupe et, dans chaque corps, des équipes.

D'autre part, ils doivent se maintenir dans l'état d'esprit qui correspond à la mission qu'ils ont accepté de remplir. Est donc à rechercher toute lecture qui entretient chez eux le sentiment du devoir, qui exalte le patriotisme, qui prépare à la résignation ou au sacrifice, qui élève l'âme et provoque des enthousiasmes passionnés ou des vouloirs raisonnés.

Des romans qui mettent en scène des personnages chevaleresques, des récits de prouesses, réelles ou imaginées, des dissertations philosophiques, peuvent contribuer à cette éducation morale.

Quant à ce qui est strictement professionnel, c'est-à-dire à ce qui peut favoriser la préparation à la guerre, il y a tout d'abord à envisager la technique : connaissance du matériel, de ses propriétés, de ses effets, de ses exigences, de son emploi.

L'étude des engins meurtriers et de leurs accessoires peut se faire aisément. Dans les stands, sur les champs de

tir ou les polygones, on se rend compte de la portée des armes, de leur justesse, de la force de pénétration de leurs projectiles. Il est facile de soumettre à l'épreuve de l'expérience la résistance d'un affût, l'aptitude d'un char d'assaut à franchir certains obstacles, la puissance d'un moyen de transport. On a l'occasion, en temps de paix, de mesurer l'espace dont une voiture a besoin pour faire demi-tour, ou la quantité d'essence consommée par un véhicule automobile pour effectuer un travail déterminé, le poids du fourrage nécessaire à une bête de somme, de trait ou de selle. Tout ceci se trouve exposé dans des traités spéciaux, et les écoles militaires l'enseignent.

Elles enseignent aussi les conditions d'emploi de la technique à la guerre. C'est l'objet essentiel des cours de tactique et de stratégie.

Mais le lecteur des livres d'art militaire a besoin d'un certain effort d'imagination pour que la pensée se transporte sur le théâtre des opérations, milieu nouveau très différent de celui qui se forme pendant les longues périodes de la paix. Le temps n'est plus où les campagnes succédaient aux campagnes, et où la pratique était incessante. Autrefois, chaque guerre ressemblait à la précédente. De chacune à la suivante, aucune nouveauté ne se produisait qui fût capable de modifier les conditions de la lutte et la physionomie des champs de bataille.

A l'heure actuelle, il faut s'attendre à ce qu'aucune nouvelle guerre ne se déroule comme les autres se sont déroulées. Car trop de changements surviennent, de l'une à la suivante : changements dans les moyens mis en œuvre, changements dans la mentalité des troupes et de leurs chefs, changements dans l'état d'âme de la population, laquelle réagit sur l'armée.

C'est par la méditation que l'homme du temps de paix peut se transporter dans l'ambiance de la guerre en essayant de se représenter les effets que produiraient sur lui la fatigue, les privations, la peur du danger, l'inquiétude de l'inconnu, l'incertitude du lendemain. Peut-être les récits

des combattants, s'ils sont sincères et présentés avec netteté, placeront-ils le lecteur dans une situation plus ou moins voisine de celle où se sont trouvés les narrateurs, si différents que soient les procédés de combat employés éventuellement et ceux qui ont été mis en usage dans le passé. Les sentiments provoqués par les incidents de la lutte seront vraisemblablement de la même nature. La surprise causée par l'arrivée imprévue d'un péril alors qu'on se croyait en pleine sécurité ne dépend pas de ce péril. La vue des éléphants d'Annibal a dû produire un désarroi comparable à celui qu'a provoqué l'apparition soudaine des premiers chars de combat.

En tout cas, les réflexions que suscitent chez un penseur habitué à l'introspection, les témoignages des combattants authentiques sont une préparation plus saine que l'enseignement des grandes manœuvres, et mieux vaut ne pas demander à celles-ci de fournir autre chose qu'une occasion d'exercices purement techniques, exercices d'ailleurs fallacieux si on néglige d'en transposer les leçons en tenant compte de ce qui différencie la réalité de la guerre et sa fiction.

Mais il va de soi que les événements proches de nous sont plus riches que ceux d'autrefois en matière assimilable pour nos cerveaux et les auteurs cités par un Jean Norman Cru¹ ou par un André Ducasse² nous en apprennent plus et nous font plus utilement songer aux éventualités de la guerre que ne sauraient le faire les naïfs souvenirs d'un capitaine Coignet et d'un sergent Bourgoigne. Et peut-être lira-t-on avec un profit particulier les *Lettres* du prince Kraft von Hohenlohe-Ingelfingen qui, en sa qualité de chef des grandes unités d'artillerie, a pu voir se dérouler les péripéties des batailles de 1866 et de 1870, d'assez près pour en percevoir les détails, et d'assez loin pour n'être pas troublé par la proximité du danger, d'autant plus qu'il jouissait de loisirs assez grands pendant l'action pour rester attentif à ce qui se passait. Comme, par ailleurs,

¹ *Témoins*. — ² La guerre racontée par les combattants.

il ne manquait pas de sens psychologique, il a su trouver dans la substance des faits ce qui en était l'âme, de sorte qu'il a tracé la voie à la pensée du lecteur réfléchi.

A la vérité, c'est inconsciemment, peut-être, qu'il semble s'être livré à cette étude, tandis que Pilsudski, au contraire, prétend¹ l'avoir abordée de propos délibéré, avec la volonté préconçue d'analyser les causes des réactions qu'il observait en lui-même et en ses compagnons tant sur le champ de bataille qu'à l'arrière.

En août 1914, écrit-il, à mon départ en campagne, je résolus d'observer attentivement les phénomènes de la guerre, de m'analyser moi-même avec la plus grande attention, dans le but de résoudre, pour mon compte personnel, une foule de problèmes restés sans solution, de répondre à une masse de questions demeurées sans réponse dans ma tête et dans mon âme, et remontant à l'époque où je me penchais sur les livres.

Il paraît n'avoir guère réussi à se conformer à son dessein, soit qu'il ait pris une part trop directe aux péripéties de la lutte, soit pour toute autre raison. Le profit que j'ai personnellement tiré de la lecture de ses souvenirs de guerre a été assez faible.

Et ceci montre que les livres fournissent parfois — peut-être même souvent — autre chose que ce qu'on y cherche, autre chose que ce que les auteurs croient y avoir mis, que ce qu'ils ont voulu y mettre. Des parcelles précieuses de vérités éblouissantes s'y trouvent, comme des paillettes d'or dans le sable de certains ruisseaux.

Certains romans m'ont plus appris sur l'art du commandement que d'excellents traités didactiques, exclusivement consacrés à cet art. Essayez de faire dire à un homme de troupe ce qu'il pense de la manière d'agir de ses chefs. Même s'il n'est pas retenu par une certaine gêne, par de la crainte ou des scrupules, il est le plus souvent incapable de donner une forme précise à ses impressions. Les malades n'ont-ils pas parfois bien de la peine à indiquer avec exactitude le siège du mal et sa nature, à dire s'ils éprouvent

¹ *Mes premiers combats*. Librairie étrangère Gebethner et Wolff, Paris, 1931.

comme une brûlure ou une torsion, comme une angoisse ou un déchirement ? Au contraire, si un militaire rendu à la vie civile se laisse aller à raconter la vie qu'il a menée à la caserne, tel incident qu'il rapporte, telle réflexion que lui inspire cet incident, révèlent l'état d'âme de ceux qui en ont été les acteurs ou les témoins, de sorte qu'un esprit tant soit peu perspicace peut discerner si une faute a été commise par le commandement, s'il a méconnu des sentiments intimes que ses actes ou ses ordres devaient soit froisser, soit, au contraire, satisfaire et exalter chez ses subordonnés.

J'ai été initié à mes devoirs d'officier par un maître remarquable dont le souvenir est longtemps resté dans l'artillerie, car il a exercé sur cette arme une influence considérable¹. Mais je crois que ses excellentes leçons m'ont moins servi à pénétrer dans l'âme de la troupe que *Le Cavalier Miserey* d'Abel Hermant, *Sous-offs* de Lucien Descaves, *Un an de caserne* de Louis Lamarque, et une foule d'autres publications analogues que j'ai dévorées avec avidité parce que je sentais le profit considérable qu'elles me procuraient, en orientant mon attention et le travail de ma pensée sur certaines facultés de l'âme humaine, sur certains préjugés, dont je ne me doutais pas, et tantôt sur une impressionnabilité ou, au contraire, sur une insensibilité dont je ne m'imaginai pas qu'elles fussent si excessives.

C'est après avoir contrôlé directement ou après avoir opposé les uns aux autres ces souvenirs plus ou moins romancés, plus ou moins déformés, plus ou moins tendancieux, qu'on se renseigne sur la façon dont le soldat supporte la sévérité ou se révolte à l'injustice, sur son indulgence aux écarts de tel chef emporté par un mouvement de colère, tandis qu'il ne pardonne pas l'égoïsme, la recherche de la popularité ou les vues intéressées. Rien ne prépare mieux, à mon avis, au maniement de la troupe, étant bien entendu qu'on ne doit pas se contenter de cet enseignement livresque et qu'il faut avoir l'œil ouvert sur les êtres auxquels on a

¹ J'ai longuement parlé de lui dans mes *Essais de pédagogie militaire*.

affaire, étant bien entendu aussi qu'il ne faut pas dédaigner le secours des ouvrages spécialement consacrés à la manière de se faire obéir ¹.

Mais, je le répète, des livres qui n'ont pas pour objet une question déterminée en apprennent parfois sur cette question beaucoup plus que des livres où elle est spécialement étudiée. C'est ainsi que *La Nation armée* de von der Goltz m'a initié à l'exercice de l'initiative après m'avoir révélé la nature du problème qu'il comporte, problème infiniment plus délicat que bien des gens ne se le figurent. Et, d'autre part, *L'esprit des institutions militaires* du maréchal Marmont m'a donné une leçon d'humilité et de circonspection qu'il ne se proposait certes pas de donner à ses lecteurs et que je ne me proposais certes pas de chercher dans son livre.

Officier d'artillerie, et — par conséquent — technicien, initié à ce que Jomini appelle les grandes parties de la guerre, ou tout au moins à la grande tactique, doué par surcroît de qualités de penseur, ayant un réel sens de la psychologie, avec un esprit tourné vers les investigations philosophiques, il a célébré avec une conviction profonde les mérites de la fusée à la Congrève dont il a déclaré que les effets seraient « merveilleux », si on savait en tirer tout le parti dont elles étaient capables. Il voyait en ce nouvel engin « une artillerie qui peut devenir une arme principale, par le développement dont elle est susceptible dans l'application ». Et, ce qu'il affirmait, il prétendait le démontrer :

En effet, quand l'arme se compose seulement des projectiles qu'on emploie ; quand aucune machine n'est nécessaire pour les lancer, et qu'on ne présente au feu de l'ennemi aucune surface pour la direction de ses coups ; quand, enfin, par des dispositions très simples, on peut donner momentanément à ce feu un développement tel que le front d'un seul régiment soit couvert par une pluie de boulets représentant le feu d'une batterie de cent pièces de canon, alors les moyens de destruction sont tels qu'il

¹ J'en ai cité plusieurs au début de ma *Psychologie du commandement* (Flammarion, 1924). Tels sont : *L'art de commander* (par le capitaine André Gavet, 1899), *L'exercice du commandement* (par le colonel Gozy, 1913), *Commander* (par le lieutenant-colonel Lebaud, 1920).

n'y a plus de lutte possible en suivant les règles et les principes que l'art de la guerre a consacrés.

... A un feu pareil peut-on opposer des masses, même des troupes en bataille sur plusieurs lignes parallèles ? Non, assurément...

... Cette nouvelle artillerie prend une grande importance en mille circonstances où l'artillerie à canon ne joue aucun rôle... En un mot, cette invention, telle qu'elle est, et avec le perfectionnement qu'elle comporte encore, se prête à tout, se plie à toutes les circonstances, à toutes les combinaisons, et prendra un ascendant énorme sur le destin du monde...

... Un développement immense est la seule manière utile de l'employer, le seul moyen d'étonner, d'épouvanter, de foudroyer : elle doit donc devenir l'arme de l'armée proprement dite.

On ne réfléchit que peu à peu à la nature des choses. On agit longtemps par routine, sans se préoccuper des améliorations et modifications possibles ; aussi ne saura-t-on qu'à la longue apprécier la puissance des fusées à la Congrève. Mais, si, à la première guerre, un général habile et calculateur entrevoit la question dans tous ses développements, dans toutes ses conséquences ; s'il prépare ses moyens dans le silence, pour les déployer sur le champ de bataille, il obtiendra des succès qui défieront toute résistance, jusqu'à ce que l'ennemi ait employé les mêmes moyens...

... S'il en fait seul usage, il sera probablement maître de la campagne ; et, si son adversaire a été aussi vigilant que lui, il se garantira au moins d'une défaite. Mais sa prévoyance doit embrasser toutes les conséquences de ce moyen nouveau relativement aux autres armes, à leurs manœuvres et à la manière de s'en servir.

Après le succès de l'emploi des fusées à la Congrève dans une campagne, il est évident qu'on les adoptera dans toutes les armées : alors l'équilibre se rétablira, et il n'y aura plus d'avantage exclusif pour personne. Mais l'art de la guerre en sera puissamment modifié...

... Je le répète : les fusées à la Congrève doivent opérer une révolution dans l'art de la guerre ; et elle fera d'abord le succès et la gloire du génie qui, le premier, en aura compris l'importance et développé tous les avantages qu'on peut en attendre ¹.

Quel enthousiasme ! Quelle certitude dans ses prédictions chez un homme intelligent, instruit, raisonnable ! Et la

¹ A la vérité, Marmont avait eu la prudence d'écrire : « Si rationnel et si vraisemblable que soit le résultat que je prédis, l'expérience seule montrera le mérite incontestable de cette nouvelle invention. L'homme sage n'aura de conviction absolue qu'après que les faits auront réalisé ses espérances, tant il y a de circonstances imprévues qui modifient les calculs les plus fondés, les probabilités les plus séduisantes. »

faillite de ses prophéties — car les torpilles aériennes employées dans la dernière guerre, et qui sont des sortes de fusées à la Congrève, n'ont pas répondu aux espérances qu'il mettait en elles et on a reconnu qu'elles ne pouvaient pas se substituer aux projectiles de l'artillerie — cette faillite n'est-elle pas une leçon écrasante pour les utopistes ? pour ceux qui, par exemple, proposent de substituer l'aviation à tous les autres moyens de guerre, sous prétexte que les bombardements par avions ont une puissance de terro-risation égale ou supérieure, — ne fût-ce qu'en raison de leur ubiquité, — à l'action meurtrière ou destructrice des obus lancés par les canons ?

Et, pour en revenir à notre propos, quelle preuve nous trouvons ici de l'erreur que nous commettrions en jugeant le contenu des livres d'après leur titre ! Car, enfin, on ne peut guère s'attendre, en voulant étudier l'esprit des institutions militaires, à trouver des règles de sagesse qui n'ont aucun rapport avec ces institutions ou avec leur esprit.

* * *

En voilà assez, pour déterminer la composition de notre bibliothèque.

Elle pourra comprendre certaines histoires des guerres pour les officiers qui veulent se faire une idée de la stratégie. Mais, au fond, il n'est pas très utile de connaître les invasions des Huns, la retraite des Dix mille, le franchissement des Alpes, la conquête des Gaules ou la prise de Troie. Après la guerre de 1870, M. Thiers a fait publier, sous la direction de M. Camille Roussel, une série de volumes (*Commentaires* de César).

Cette collection, dont chaque cercle d'officiers a été doté, était rarement consultée. Et on ne voit pas, en effet, quel enseignement profitable on en peut extraire. On a cependant cru reconnaître que certains actes de l'empereur Napoléon étaient imités de ceux de Xénophon, notamment en ce qui concerne son attitude avec les soldats et ses procédés de

discipline par action personnelle. Alfred Espinas, de l'Institut, a montré que le général français s'était maintes fois inspiré du condottiere grec, dont il ne semble pourtant pas avoir lu les œuvres. Mais il avait dans sa bibliothèque l'*Histoire ancienne* de Rollin, où il a pu trouver les exemples dont il s'est inspiré. Et nous trouvons encore ici la preuve des services que peut rendre un ouvrage duquel on ne s'attendait pas à les obtenir. Car, en lisant Rollin, le jeune Bonaparte ne pensait sans doute pas qu'il apprendrait à dire à tel de ses grenadiers : « Je t'ai vu à Austerlitz », artifice plus ou moins grossier, plus ou moins charlatanesque grâce auquel le dernier des troupiers s'imaginait qu'il était connu personnellement du chef suprême.

* * *

A mesure que l'histoire se fait plus proche de nous dans le temps et dans l'espace, elle offre, je le répète, plus de matière assimilable à notre cerveau. Montluc, parce qu'il est français et parce qu'il est du XVI^e siècle, nous est un modèle plus à notre portée que Xénophon. Les *Commentaires* de ce Montluc et les observations ou propositions qu'il a présentées fournissent de fructueux sujets d'étude. Malheureusement, ses écrits ne sont accessibles qu'aux personnes cultivées qui comprennent sans peine le vieux français. Or, à beaucoup d'officiers fait défaut la connaissance de cette langue. (Faut-il regretter qu'il n'y en ait pas un plus grand nombre qui l'ignorent ? Peut-être exige-t-on trop de savoir des gradés subalternes à qui suffirait une instruction médiocre.) Une assez profonde érudition est nécessaire, d'autre part, pour qu'on replace les faits relatés ou les idées émises dans l'ambiance des mœurs et des institutions du temps, ambiance aujourd'hui évanouie. Les discussions sur la noblesse des armes de main et sur l'ignominie du mousquet ne se comprennent que lorsqu'on est au courant des préjugés de la chevalerie. Voilà pourquoi j'ai entrepris il y a quelque quarante-cinq ans la publication

des œuvres de vieux auteurs militaires, en essayant de les mettre à la portée d'un public peu cultivé. J'en ai donc éliminé les expressions archaïques et j'ai supprimé ce qui se rapportait à des usages tombés en désuétude. J'ai exécuté cet émondage — qu'on a pu considérer comme profanateur, et je conviens qu'il l'était, aussi m'en suis-je excusé — sur les *Rêveries*, de Maurice de Saxe, sur les *Fantaisies* et les *Préjugés militaires*, du prince de Ligne.

J'ai aussi publié des éditions expurgées d'ouvrages plus près de nous : *Avant-postes de cavalerie légère*, du général de Brack, et *L'armée française en 1867*, du général Trochu. Dans le livre du général de Brack, j'ai biffé des passages devenus tout à fait caducs et sans intérêt, notamment dans les chapitres relatifs à la fortification, à l'artillerie, aux maladies et aux soins médicaux, les progrès de la science ayant rendu faux ce qui était regardé, il y a un siècle, comme étant la vérité.

La plupart des ouvrages sur lesquels j'ai effectué le travail dont je viens de parler sont ceux qui, précisément, montrent comment le progrès s'introduit dans les mœurs de l'armée, dans son outillage, dans ses institutions, dans sa doctrine de guerre, dans son organisation. On y voit comment les idées s'y font jour, quelle résistance leur oppose l'esprit de conservation ou la routine, et par quels moyens elles finissent par triompher. Il est bon d'être renseigné sur des luttes comme celle de Guibert et de Folard, luttes qui, dans le domaine de l'art militaire, correspondent au conflit qui, vers la même époque, mettait aux prises les théories musicales de Glück et celles de Piccini, et pour lesquelles les salons se passionnaient. Mais on peut, à la rigueur, se dispenser de se reporter aux documents originaux et d'entrer dans le détail : il suffit de consulter des livres du genre de la thèse de Léon Mention sur le comte de Saint-Germain.

Il est bon de s'entretenir dans des tendances iconoclastes. Non, certes, qu'il faille y céder. La tradition constitue une force réelle, et on aurait tort de s'en priver étourdiment, par amour ou par manie du changement. Il ne faut rompre

avec le passé qu'après mûre réflexion et pour des motifs valables. Mais il faut toujours envisager comme probable la nécessité de cette rupture et songer à l'effectuer, une fois le moment venu. Car le pire serait de s'enliser dans la routine.

Nulle part un tel danger n'est plus menaçant que dans l'art militaire. Et cet art militaire est le plus enclin de tous à la routine, puisque la force des faits ne le pousse pas à en sortir. Il est devenu purement théorique depuis que les guerres sont devenues trop rares pour fournir l'occasion d'acquérir de l'expérience et pour faire sentir la nécessité du progrès. L'esprit révolutionnaire et le sentiment de la conservation doivent coexister chez l'officier moderne. Les lectures qui l'y conduiront ont droit à sa prédilection.

Celles qui lui feront connaître les armées étrangères sont tout indiquées, elles aussi, pour aiguiller vers les innovations. Elles permettent des comparaisons instructives, à la suite desquelles on est amené à introduire chez nous des perfectionnements ou des améliorations. Certes, il faut tenir compte de leur origine exotique et, par conséquent, ne les adopter que si ces changements répondent à notre tempérament, à nos règles de vie, à nos habitudes, à la constitution de notre armée.

D'autre part, la connaissance de la psychologie de nos adversaires éventuels — et celle (qui en découle) de leur doctrine de guerre, de leurs conceptions stratégiques, de leurs procédés de combat — nous met dans de plus favorables conditions pour établir nos plans de campagne contre eux ou pour les aborder sur les champs de bataille.

* * *

Nous en arrivons ici à une étude dont il n'a pas été question jusqu'ici : à l'analyse des impondérables, de ces « forces morales », dont on parle beaucoup, et sur lesquelles il y a beaucoup à dire, en effet. L'officier a besoin d'être psychologue.

S'étant rendu compte des dispositions d'esprit de Benedeck, de Moltke a pu prévoir les réactions de son adversaire en 1866 et les mesures que celui-ci prendrait en face d'une invasion entreprise avec une audace presque téméraire. Ayant su lire dans l'âme du généralissime autrichien, il est entré en Bohême dans des conditions qui l'exposaient à être battu sans peine pour peu que cet adversaire eût été plus entreprenant. Cette témérité raisonnée l'a mené à la victoire triomphale de Sadowa.

S'il connaissait l'âme de Benedeck et s'il étudiait celle des officiers de son état-major, le généralissime prussien ne se souciait pas d'étudier celle des simples soldats sur lesquels il ne cherchait nullement à agir directement en causant familièrement avec eux. Mais pour les gradés qui ont à manier la troupe, c'est un devoir de chercher à discerner les aptitudes, les qualités, les défauts, les insuffisances de leurs subordonnés. Ils ont également intérêt d'ailleurs à étudier le caractère et les tendances de leurs supérieurs. La nécessité du sens psychologique s'impose donc à tous les degrés de la hiérarchie, et, malheureusement, elle n'est pas toujours reconnue suffisamment parce que la rigueur de la discipline masque les sentiments de ceux qui la subissent en même temps qu'elle dispense ceux qui l'emploient d'analyser les réactions qu'elle provoque. Du moins se figurent-ils qu'il n'y a pas à pénétrer jusqu'au fond de leur cœur, sans se douter que la méconnaissance du for intérieur de leurs subordonnés les expose à de terribles surprises.

La conviction que l'étude du cœur humain est nécessaire aux officiers m'a déterminé à réunir en un volume les portraits que Sainte-Beuve a faits, dans ses *Lundis* ou ses *Nouveaux lundis*, d'écrivains militaires et de guerriers, en supprimant ce que ces monographies contenaient de politique, de purement littéraire, bref, ce qui ne se rapportait pas directement à l'objet que j'avais en vue. Il s'agissait uniquement pour moi de montrer à l'œuvre, sur le vif, en quelque sorte, l'organisme mental ou affectif de certains hommes, afin d'intéresser les lecteurs aux investigations

opérées dans ce domaine et de provoquer en eux le désir de s'adonner à des recherches de ce genre.

L'éditeur propriétaire des *Nouveaux lundis* ne s'étant pas prêté à l'exécution de mon dessein, j'ai dû l'abandonner, sauf à le reprendre lorsque l'œuvre de Sainte-Beuve tomberait dans le domaine public. Ce moment arrivait en 1919 et je m'étais déjà entendu pendant la guerre avec la maison Payot pour la publication des *Portraits militaires* en question, lorsqu'une loi est survenue qui, en raison des circonstances, reportait à 1924 la date à laquelle cette publication devenait possible. Or, en 1924, les idées en France n'étaient plus tournées vers les questions militaires, et j'ai dû renoncer à la réalisation de mon projet.

* * *

Des considérations qui précèdent, et dont je ne me dissimule pas le décousu, voici quelques conclusions pragmatiques.

Pour s'initier aux « grandes parties » de l'art militaire, le mieux est de recourir aux classiques tels que Clausewitz ou Jomini, ainsi qu'à Grouard, ou à des traités comme *L'art militaire au XIX^e siècle* par Caumerer. Mais ces ouvrages n'ont pas grande importance pour qui n'a pas à exercer un haut commandement. Le prince de Ligne a écrit ces judicieuses observations :

Il faut lire : mais il faut savoir lire. Il faut y être préparé. La lecture a été souvent nuisible par l'usage qu'on en a fait. On fait plus de fautes par défaut de logique que par défaut d'application. Les demi-savants sont l'espèce la plus incommode ; les faux savants sont l'espèce la plus dangereuse. N'avons-nous pas vu à la guerre des gens séduits par de vieux exemples qu'ils appliquaient on ne peut plus mal ? *(Préjugés militaires.)*

Il ne faut pas prévenir les temps. Un enseigne qui voudra savoir commander une armée ne sera guère capable que d'être enseigne lorsqu'il la commandera. L'étude de ses devoirs est la première règle de tout.

Si l'on veut partager son application en deux parties, on n'en fera que mieux.

La première serait celle de ce qu'on doit faire tous les jours, et la seconde celle de ce qu'on doit faire dans la suite : en apprenant le passé, on travaille pour l'avenir. Avec l'une, il y a de quoi fournir à ses occupations journalières ; avec l'autre, il y a de quoi, par les exemples des grands hommes qui sont morts, en devenir un à son tour. Si l'étude d'un règlement est un peu sèche par elle-même, on peut la varier par celle de l'histoire ; celle des principes trop didactiques, par des mémoires et des anecdotes de guerre, et se faire, moyennant cela, un plan agréable d'instruction.

(*Préjugés militaires.*)

Il est bon de stimuler l'ambition si, par là, on développe l'ardeur au travail et si l'ambition est justifiée par la valeur intellectuelle et morale de celui qu'elle anime. Mais la connaissance des hautes parties de la guerre inspirant l'ambition de devenir un grand homme peut conduire des âmes basses à des actes répréhensibles de concurrence ou de jalousie. Et ceux que dévore le désir d'arriver aux sommets de la hiérarchie risquent de se décourager ou de s'aigrir si, maintenus dans les humbles besognes des bas grades, ils n'obtiennent pas qu'on fasse un bon usage de leurs facultés.

Des livres comme la *Nation armée*, de von der Goltz, comme *L'Esprit des institutions militaires*, de Marmont, ont un caractère un peu différent. Ils n'ont pas la prétention d'apprendre à vaincre. En commentant les ouvrages qui ont cette prétention, ils aiguillonnent l'esprit et poussent à méditer. La correspondance de Napoléon a le même précieux effet, pourvu qu'on ne se laisse pas prendre à la forme impérative et catégorique de certains de ses aphorismes, ceux-ci n'étant, le plus souvent, que des manières de parler. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il y en ait qui se contredisent.

D'ailleurs, aucune lecture n'est salutaire si elle est faite sans intervention d'esprit critique. C'est pourquoi les oscillations dans le jugement des glossateurs exercent peut-être une action plus bienfaisante que le dogmatisme des maîtres qui procèdent par affirmations sans états.

La plupart des officiers dont la carrière est limitée feront donc sagement en ne cherchant pas à approfondir les pro-

blèmes de stratégie, si ce n'est pour leur satisfaction personnelle et en se résignant à ne pas faire usage des acquisitions qu'ils auront faites. Au surplus, sait-on jamais à quel avenir on est destiné ? Un homme comme Joffre ne se doutait pas du sort qui l'attendait. Appelé à un des plus importants commandements qu'un homme ait jamais exercé, il ne possédait qu'une de ces demi-sciences dont parlait le prince de Ligne, une demi-science de date récente, d'ailleurs, et qu'il n'avait pas eu le temps de consolider par une profonde et incessante méditation. Qui sait s'il n'eût pas mieux valu qu'il arrivât au rang suprême complètement ignorant de son devoir et conscient de cette ignorance ?

Au surplus, les généraux en chef sont en trop petit nombre pour qu'on ait à s'occuper de leur formation. L'« Ecole des maréchaux » créée sous le nom de Centre des hautes études militaires, y suffit plus que largement.

A l'officier moyen dont il s'agit ici on peut recommander la lecture des ouvrages strictement professionnels pour qu'il s'initie à tous les détails de son métier et pour qu'il en possède solidement la technique. Rappelons-nous que cette technique est d'une variété extrême. L'auteur des *Avant-postes de cavalerie légère* a dit de Lassalle :

Cet homme si vaillant, si intrépide, si adroit, si fort de volonté, si prompt, si sûr de pensée dans ses entreprises hardies, lorsqu'il en commandait un détachement, en était à la fois le médecin, l'artiste vétérinaire, le sellier, le cordonnier, le cuisinier, le boulanger, le maréchal ferrant, jusqu'à ce que, rencontrant l'ennemi, il se montrât le soldat le plus remarquable de la Grande Armée.

On voit combien sont diverses les humbles fonctions du chef d'une troupe. Il en est d'autres encore, plus délicates, plus importantes et moins terre à terre. Je les ai déjà indiquées : ce sont celles d'instructeur et celles de magistrat. Les ouvrages de pédagogie et les traités de droit pénal sont donc à consulter, au même titre que les livres consacrés à l'exercice du commandement, au même titre que les manuels d'hygiène ou de culture physique. Les uns et les autres, d'ailleurs, ne doivent être consultés qu'avec circonspection,

et, en les étudiant, il ne faut pas perdre de vue les sages jugements que le prince de Ligne a portés sur la demi-science et la fausse science.

* * *

Il reste à envisager ce que deviendront à la guerre les connaissances acquises pendant la paix, quels troubles risque d'apporter l'émotion du combat en présence du danger imminent, quelle résistance l'âme devra opposer aux causes d'affaiblissement pour que l'esprit continue à fonctionner le moins mal possible et pour que le corps effectue à propos les gestes nécessaires, au cas où, comme il est probable, les réflexes de la peur, le sens de la conservation, s'opposent à l'automatisme plus ou moins fortement inculqué pour le maniement des armes. Autrement dit, il faut s'efforcer de développer l'action des facteurs moraux et, en même temps, envisager cette action au cours de la campagne ou sur le champ de bataille même.

Rien n'y préparera mieux que les récits les plus naïfs dans leur sincérité qu'ont pu écrire les témoins de la lutte ou les combattants qui ont pris une part directe aux actions de guerre. Autobiographies, — fussent-elles romancées, — mémoires, souvenirs, journaux de marche, font naître chez le lecteur une image évocatrice de la crise qui a mis les adversaires aux prises. Le choix est grand des ouvrages de cette sorte publiés au lendemain de la guerre, sinon au cours même de la période 1914-1918. Tous ne sont pas d'égale valeur, ni dignes de confiance. Pour connaître ceux qui méritent le plus d'être consultés, le livre *Témoins*, de Jean Norton Cru est un très bon guide, en général, et on peut s'y fier.

Puissent les indications qui précèdent servir, si vagues soient-elles, à éclairer le choix de mes jeunes camarades pour la constitution de leur bibliothèque.

Lieut.-colonel E. MAYER.
